

C'est un grand et robuste gaillard à l'air dur, à la barbe rousse, aux cheveux blonds filasse.

Blanche se jette à ses genoux, l'implore, dans une sorte de folie :

—Oh ! monsieur, monsieur, mon enfant, mon enfant...

L'homme ne comprend pas. Il plie ses lignes, regarde Blanche et se tait.

Gaston lui adresse la parole en allemand. L'homme répond, Gaston traduit.

—Il est là depuis le matin... Il n'a pas bougé... Il ne sait rien... Il n'a entendu aucun bruit... Il n'a rien remarqué...

Il anarre sa barque, salue gauchement et s'éloigne d'un pas lourd...

Blanche, tout à coup, arrache une lanterne à l'un de ses gens, se baisse, cherche sur le sable les pas du pêcheur qui s'en va.

Elle les trouve, approche la lanterne, appelle tout le monde.

—Tenez, dit-elle, les mêmes traces... deux clous qui manquent à chaque pied... Cet homme-là, c'est le voleur... c'est le voleur.

On se précipite... Blanche tombe inanimée... Gaston reste près d'elle...

Mais, au bout d'un quart d'heure, on est revenu...

L'homme, disparu, s'était évaporé dans les ténèbres...

Et Blanche a l'atroce pensée que tout est fini pour toujours... que Georget a été jeté dans le lac...

Sa pensée, les deux jardiniers l'ont comprise..., ils s'élancent et les voilà, nageant comme des poissons, fouillant les eaux limpides, descendant jusque dans les profondeurs... remontant prendre l'air pour replonger de nouveau...

Quand ils reviennent sur la rive, à bout de forces :

—Madame, foi d'honnêtes gens, l'enfant n'y est pas.

Et tout cela avait été si rapide que l'homme roux dans sa barque, n'aurait pas eu le temps d'aller plus loin pour accomplir son forfait.

Il avait un complice, quelque femme pour ne pas effrayer le petit.

L'espoir venait dans le cœur de Blanche :

—S'il est vivant, je le retrouverai...

Elle ne se rappelle plus qu'elle vient d'être mourante, qu'elle était sans forces; elle rentre au Palais, emplit ses poches d'or et de billets, fait atteler, s'élanche dans la voiture. Gaston a voulu prendre place à son côté. Elle refuse, le renvoie :

—Non, restez ici... Continuez les recherches...

Et au hasard la voiture est partie, emportant cette angoisse affreuse, ce désespoir mortel, cette fièvre qui brûle son sang...

Toute la nuit, elle va de village en village, de hameau en hameau, dans tous les chalets, dans les fermes, dans les villas.

Et le jour succède à cette nuit, la nuit encore à ce premier jour.

Parfois, un détail semble la guider..., une piste semble s'offrir...

Deux fois coup sur coup le même indice...

On a vu passer une troupe de cinq ou six vagabonds... Deux femmes les accompagnaient...

La plus vieille portait un enfant dans ses bras..., un enfant qui paraissait âgé de deux ans environ...

Et quand l'enfant criait, la femme le battait...

Cet enfant, c'était Georget ! son Georget ! ah ! Dieu de bonté !

Et un détail encore :

Ces gens semblaient obéir à une sorte d'hercule blond, à la barbe rousse, qui ne savait pas un mot de français !

—Ah ! je le retrouverai, celui-là, et je lui sauterai à la gorge et je ne le lâcherai qu'après son dernier râle !

Et la voiture parcourait les villages de la montagne.

C'était une course désordonnée, furieuse, folle ! Les chevaux, fourbus, allaient refuser tout service...

Quand soudain, vers midi, ils arrivent à Bovernier...

Quelques chalets misérables... des enfants sur les portes, qui écarquillaient les yeux..., suivent un instant la voiture...

Et tout à coup, avec un cri de joie sauvage, Blanche se précipite vers une petite fille qui la regarde en souriant, blonde, jolie, avec de grands yeux bleus...

Une fillette de deux ans... Vivant portrait de Georget.

—Mon enfant ! mon enfant ! J'ai retrouvé mon enfant !

Une femme sort du chalet, bien vite.

Cette femme, c'est Catherine Devoissoud. Elle reste un moment, devant cette explosion de tendresse, devant cette mère qui semble retrouver son enfant, elle reste toute tremblante et toute pâle.

Blanche presse l'enfant de toutes ses forces contre son cœur.

Elle ne le regarde même pas. Elle suit sa première impulsion.

—Oh ! mon Georges ! mon Georges !

Alors Catherine s'avance, et très doucement :

—Vous avez perdu un fils, madame, et les traits de cette petite fille vous le rappellent, sans doute...

Ces simples mots font sortir Blanche de sa folie.

L'enfant qu'elle embrasse, qu'elle étroit si amoureuxment, est une fille. Qu'a-t-elle de commun avec Georges ? Et pourtant, certains

traits sont les mêmes. C'est aussi le même âge. C'est le même regard doux et rieur. Ce sont les mêmes attitudes.

Elle s'excuse, et d'une voix étouffée, elle murmure :

—Pardon, madame, pardon, je vous ai fait peur... C'est que je suis si malheureuse !

Et elle éclate en sanglots convulsifs.

La bonne Catherine la regarde attendrie, un peu craintive. Il lui semble que cette femme doit jouer un rôle dans sa vie, que ce n'est pas le hasard seulement qui vient de la conduire chez elle. Alors, comme pour elle-même elle ne craint rien et que toutes ses craintes sont pour Fanchon, elle tend les bras vers celle-ci pour la protéger contre des malheurs imaginaires.

Et Fanchon, en riant, s'échappe des mains de Blanche pour aller embrasser Catherine !

Blanche se lève. Elle veut partir. Quel intérêt subit pousse Catherine à la retenir ? à la questionner, tout à coup ?

—Madame, restez encore, reposez-vous, vous paraissez bien fatiguée !

Blanche se laisse tomber sur un escabeau. C'est vrai, elle a les jambes brisées. Une immense lassitude... un désespoir sans borne...

—Ainsi, madame, vous avez perdu un enfant qui ressemble à ma Fanchon, à ma fille ?...

—Oui, perdu, volé... sous mes yeux, devant moi...

—I y a longtemps ?

—Il y a trois jours... Et je cherche... partout... depuis, rien, rien... Et en voyant cette petite, j'ai cru... je n'ai pas réfléchi... une seconde de folie... un peu de ressemblance... et le même âge aussi sans doute...

Catherine tressaille... Le même âge !... Et toujours poussée par un besoin de savoir contre lequel elle se débat vainement :

—Quel âge avait votre pauvre enfant ?

—Un peu plus de deux ans.

—En effet, c'est l'âge de Fanchon.

—Mon Georges était né à la fin d'octobre, en 1850... le dernier jour du mois... Et votre petite Fanchon ?...

Mais Catherine ne songe plus à interroger ni à répondre. Elle s'est levée, brusquement, terrifiée ; ses yeux, agrandis par l'épouvante, ne quittent plus Mme de Pervençère. On dirait qu'elle attend une suprême révélation qui va la foudroyer !

C'est que, ce dernier jour d'octobre de cette dernière année, cette dernière nuit de ce mois, c'est la nuit où elle est sortie de sa cabane, accablée de misère et de désespoir, pour aller dans la montagne chercher la mort avec sa fille morte entre ses bras ! C'est le jour où ce miracle s'est accompli d'une fillette nouveau-née qui roulait, vivante, auprès d'elle dans la neige et qu'elle a recueillie à la place de son propre enfant ! qu'elle a ramenée chez elle !... qu'elle a élevée !... et qu'elle aime à présent, qu'elle adore avec une tendresse folle, comme si elle était vraiment sa fille, de sa chair et de son sang !

Le 31 octobre 1850 !

Ah ! comme cette date était restée dans son esprit... tout à la fois lugubre et lumineuse !... Car sa tendresse pour Fanchon n'était pas exempte d'un peu de remords !... Certes, elle avait sauvé le bébé... elle l'avait arraché à une fin certaine, dans cette neige, au milieu de ce froid terrible... elle l'avait protégé peut-être contre un crime... c'est vrai... mais ce bébé n'avait-il pas, en un coin du monde, une mère qui pensait à l'absent et qui le pleurait ?...

Catherine n'avait pas osé faire les démarches pour le savoir.

Son courage n'allait pas jusque-là.

Mais, du moins, elle se disait, en la probité de son cœur, que si le hasard lui faisait jamais découvrir la vérité, le nom de la mère et le nom de l'enfant, elle rendrait l'enfant à la mère.

Elle en mourrait, peut-être, mais elle aurait fait son devoir.

Dès lors, comprend-on l'effroyable épouvante de la pauvre femme, lorsque lui fut jetée tout à coup, comme une révélation et comme une menace, cette date d'où semblait commencer sa vie, à elle ?

Machinalement, sans savoir, elle répétait :

—Le 31 octobre 1850 !

A ce point que Blanche fut frappée de son trouble et lui demanda :

—Qu'avez-vous, madame, et pourquoi êtes-vous si émue ?

Catherine essaya de se raidir et balbutia :

—Je n'ai rien... rien... mais dites-moi... permettez-moi de vous demander... Puisque votre enfant vous a été volé, c'est donc que l'on a l'intérêt à le faire disparaître... n'est-ce pas ?... Alors, si plus tard, vous aviez un autre bébé, sans doute il serait menacé également ?... ou bien, même, si jadis, vous avez été mère ; si, avant l'enfant que vous cherchez un autre est venu... est-ce que, contre celui-là, il n'y a pas eu quelque tentative criminelle !... l'enfant volé est-il votre seul et unique enfant ?

—Oui.

—Vous n'avez été mère que cette fois ?

—Oui... une seule fois... de Georget, de mon fils...

Catherine Devoissoud tremblait de joie... En elle, un soulage-